

Matías Crowder

LA DUNE

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Vincent Raynaud

La dernière goutte

UN MYSTÉRIEUX FLÉAU RAVAGE LA RÉGION

La plaine que le sabre du général Roca libéra il y a des années du joug de la barbarie, à la tête de l'héroïque Campagne du Désert, qui a apporté la civilisation à une terre ravagée par les agressions indigènes et les saccages, est aujourd'hui frappée par un étrange fléau. Des soldats de la Campagne à présent de retour assurent avoir assisté à un phénomène singulier, qui se serait produit ces dernières semaines précisément dans les zones jusqu'alors habitées par les Indiens. On parle d'une masse de sable. Elle aurait détruit tous les champs cultivés d'une centaine de parcelles gagnées sur le désert, dont l'épicentre se trouve sur le territoire de Trenque Lauquen et qui, poussée par le vent, poursuit son expansion destructrice. Ces informations dûment vérifiées, les autorités gouvernementales assurent qu'à ce jour le phénomène naturel est sous contrôle, dompté par le savoir-faire moderne, et nous ont confirmé la création d'une « commission des sages » dirigée par l'ingénieur Evaristo Yuritin, dont la tâche consistera à étudier le phénomène et à proposer des solutions. Nous nous félicitons une nouvelle fois

des progrès qu'a accomplis notre pays à la suite de la Campagne menée par le général Julio Argentino Roca, avant d'être poursuivie par les colons et les soldats, qui font des terres prises à l'Indien le futur de notre grande nation.

El Nacional (Buenos Aires)

Jeudi 7 avril 1887

I

Rome, 1905

TÊTE BASSE et en silence, le jeune Ceferino Namuncurá longe les couloirs du monastère romain. Depuis que son père, le cacique Manuel Namuncurá, l'a mis à l'école des Blancs à Viedma, il y a des années, il s'est toujours senti mal à l'aise dans cette tenue, un costume de petit monsieur, un nœud papillon et une coiffure fixée à la gomina qui tranchent avec des traits sauvages, un visage au teint mat et au nez épaté, sans équivalent parmi les autres enfants du séminaire italien. La pureté de son regard ainsi que la force de sa foi, auxquelles s'ajoute la conviction des hauts responsables ecclésiastiques estimant que sa voix devait prêcher l'Évangile et la modernité face à la barbarie des siens, lui ont ouvert les portes de la civilisation. Les fenêtres lui permettent d'entrevoir par intermittence le dôme de la Basilique et les formes du Château Saint-Ange sous un soleil qui colore tout d'un blanc de cendre et suscite un sentiment d'apesanteur,

de légèreté, qu'on éprouve uniquement sous l'effet d'une tuberculose très avancée.

Ceferino se remémore son rêve de la nuit dernière. Il voit son père, le cacique Namuncurá, à la tête de tout le village, cent capitaines, mille soldats et la foule derrière eux. Ils chevauchent au grand galop vers le butin qu'ils vont rafler et les cadavres qu'ils vont semer, lances dressées, poitrails dénudés, la gorge prête à pousser un cri. Lorsque Ceferino touche la terre, elle pulse comme un cœur qui s'emballe. Il assiste au massacre, voit les lances transpercer les hommes, les femmes et les enfants. Les montures des quelques cavaliers qui ont eu le temps de combattre agonisent le souffle court, étendues dans les champs. Il voit qu'on tranche la gorge à ceux qui capitulent sans lutter. Les capitaines se partagent les Blanches, ils leur entaillent la plante des pieds et les possèdent au cours des siestes brûlantes de janvier, au son de leurs cris et de leurs suppliques, tout comme son père, le cacique, possède sa mère, la prisonnière Evelinda Romero, et la féconde jusqu'à ce qu'elle engendre une douzaine d'enfants. Ceferino éprouve tant de compassion pour les morts et les assassins qu'il lui est impossible de respirer. Il a une seconde vision. Le regard enfiévré, leurs sabres au clair formant un lit de clous et brillant sous le ciel meurtrier de la pampa, les *huincas*, ces officiers qui faisaient des affaires avec son père, mettent à sac un campement de tentes indigènes. Les bergers aux ordres des propriétaires terriens poursuivent et attrapent les

Indiens, les femmes et les enfants comme s'il s'agissait de veaux et, après les avoir jetés au sol, ils leur coupent les oreilles pour s'en faire des trophées, plusieurs paires décorant un même poignard...

Ce sont des histoires de son village. Elles datent d'avant que le Blanc ne remporte la guerre et ne s'empare de tout. Ceferino sent toute la souffrance du monde couler dans ses veines ; la culpabilité croît, guette en silence, gonflée, desséchée. Il voit la terre sur laquelle il a grandi se changer en cendre, devenir brûlure et destruction. Il voit une dune, sa montagne de sable errant dans les champs cultivés par la main de l'homme blanc. La dune brille sous un soleil incendiaire. On dirait un énorme coquillage vide et sans ombre, que l'on ne peut jamais voir que de face. Comme un oiseau, le regard de Ceferino prend son envol.

Même s'il sait qu'il lui est interdit de sortir de son lit dans cet état, il ne perd pas un instant à quitter ses vêtements de ville et, pieds nus, puisqu'il ne supporte pas les chaussures, il se dirige vers la chapelle, s'agenouille au premier rang de la nef et prie.

- Tu ne devrais pas être ici, Ceferino, l'interrompt le cardinal Luigi Macheratti.

Ceferino se relève en prenant appui sur le dossier des bancs. Étrangement, la tête de Macheratti se détache sur le fond des cierges qui, brûlant dans la niche de saint Pancrace, dressent leurs flammes étincelantes dans l'humidité dense de Rome.